

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) **Item**[49. Val-Richer, Jeudi 28 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

49. Val-Richer, Jeudi 28 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :

[49. Paris, Mardi 26 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[50. Paris, Mercredi 27 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)

[53. Paris, Samedi 30 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-09-28

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je suis rentré tard hier. J'étais fatigué.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 194, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/246-251

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°49 Jeudi 28, 6 heures

Je suis rentré tard hier. J'étais fatigué. Je me suis couché. Aujourd'hui, je me lève de bonne heure avant le soleil. Le 6 octobre, je ferai le contraire. J'aurai couru toute la nuit. Je me coucherai en arrivant à Paris au moment où le soleil se lèvera. Peu m'importe qu'il y ait un soleil au ciel ce jour-là. Je sais où trouver le mien. Je n'y veux pas trop penser. C'est encore si loin. De demain, vendredi, en huit jours. Y aura-t-il ce jour-là, ou le lendemain un dîner chez Pozzo, ou je ne sais quoi qui vous autorise, à fermer votre porte le soir ? Le lendemain vaudrait mieux peut-être. La dissolution sera au Moniteur le 4. Les élections commenceront le 4 novembre. Je crois mon renseignement positif.

Que de lettres j'écrirai d'ici-là ! On y tient beaucoup. Déjà, il m'arrive des plaintes de ce que je n'écris pas assez. On manque de conseils, d'informations. On veut pouvoir lire à ses amis des passages de mes lettres. J'admire infiniment le proverbe italien : *lutto'l mondo e come la nostra famiglia*. Il faut vos lettres à Lady Granville pour s'amuser et amuser son mari. Il faut les miennes à mes amis politiques... aussi pour s'amuser eux et leurs amis ; car c'est bien plus de l'amusement, un peu de mouvement moral qu'ils y cherchent, qu'une utilité immédiate et positive. Je leur donnerai satisfaction. Je vais écrire, écrire écrire.

Comment ? Ce pauvre M. de Hügel est fou ? Cela ne m'étonne pas. Il avait depuis quelque temps quelque chose de mystérieux et d'excessivement subtil qui m'étonnait quelques fois. Je l'attribuais à la nature de son esprit. Les Allemands ont de cela. Ils arrivent à la finesse par la subtilité et à la discrétion politique par le mystère. Qui M. de Metternich, enverra-t-il ici à sa place, en l'absence de l'Ambassadeur ? Car je ne suppose pas que les chargés d'affaires aient le privilège des Rois. Ils ne peuvent pas être fous.

Je suis charmé que les Granville soient revenus. C'est une intimité que je vous aime. Quand ils ne seront plus si effarouchés de mes rivalités politiques, j'essaierai d'y entrer un peu.

Que vous revient-il de Londres ? Je ne suppose pas qu'il se passe rien de significatif à la petite session de Novembre. Elle n'aura, je crois, que la liste civile pour objet. Les radicaux me paraissent bien modestes, bien décidés, à accepter qu'on ne leur donne rien pour éviter l'alliance des Whigs et des conservateurs. Mais la nullité et l'inaction ne sont pas, quoiqu'on en dise des éléments de durée.

De quoi je vous parle là ? Il semble que moi aussi, je veux épuiser mes petites nouvelles. J'accueille très bien les vôtres ; mais laissez-les toutes pour me dire,

pour me redire toujours comment aime une femme. Le 6 octobre, dearest, dans notre cabinet, je vous dirai, et je suis sûr que vous me croirez, je vous dirai à quel point je vous comprends ? Je vous dirai quelle vie eût été pour moi aussi douce, aussi pleine que pour vous. Je ne veux pas l'écrire. Il y a des choses que je n'aime pas à écrire. Elles sont intimes à ce point qu'il me déplaît de les voir exposées au grand air, exposées à tomber je ne sais sous qu'ils yeux, à provoquer je ne sais quel sourire. Même très sûr que cela n'arrivera pas, l'idée seule de la possibilité me choque et m'arrête. Mais quand je vous aurai dit à quel point je vous comprends vous conviendrez avec moi que femme ou homme, quand on aime, on veut que ce qu'on aime se déploie dans toute sa beauté, s'élève aussi haut qu'il se peut élever. L'amour se passe de tout et prétend à tout. Il se suffit parfaitement à lui-même, et rien ne suffit à son ambition. Je suis sûr que vous pensez, que vous sentez comme moi. Mais encore une fois, je ne veux pas écrire tout ce que j'ai dans le cœur. J'attends votre lettre de ce matin avec une douce sécurité. Elle répondra à celle où je vous donnais une date. Mais gardez-vous bien de jamais me taire aucune de vos impatiences, de vos injustices. J'ai droit à tout, et je veux tout avoir le worse comme le better. En attendant, je vais écrire à droite & à gauche. Je vous quitte pour je ne sais qui & je ne sais combien.

11 heures

Le courrier m'arrive au milieu de quatre visiteurs. Je viens pourtant de parcourir le N° 50. Que de doutes et tristes choses ! Oui, dearest, comptez sur toujours. Adieu et toujours. Il faudra bien que nous venions à bout de cette situation. Soyez tranquille. Je veillerai sur moi jusqu'au 6. Adieu, adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 49. Val-Richer, Jeudi 28 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1837-09-28.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 09/05/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/971>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur194

Date précise de la lettreJeudi 28 septembre 1837

Heure6 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024



n° 119

Jeudi 28 - 6 heures,

194

je vous donne
jamais me faire
injustices. Vrai
le Worce comme
à droite & à
gauche qui & je ne

entre vittoires.
So. de de deux
des tonyons.
en nous venant
magnifique. de
célèbre. &

n° 37

Je suis rentré tard hier. J'étais
fatigué. Je me suis couché. Aujourd'hui, je me
lève de bonne heure, avant le Soleil. Le 4
Octobre, je ferai le contraire. J'aurai couché toute
la nuit. Il me couchera en arrivant à Paris, au
moment où le Soleil se lève. Au moins il y
aura un Soleil au ciel ce jour là. Je suis
où trouver le mien. Je n'y veux pas trop penser.
C'est encore si loin. De demain, Vendredi, en huit
jours. Il aura-t-il ce jour là, ou le lendemain,
un dîner chez Pige, ou je ne sais quoi qui vous
autorise à fermer votre porte le soir? Le
lendemain voudrait mieux peut-être.

La dissolution sera au Moniteur le 4. Les
élections commenceront le 4 novembre. Je crois mon
souverainement positif. Les de lettres fébriciennes
on y tient beaucoup. Déjà il m'arrive de, plaintes
de ce que je n'écris pas assez. On manque de
comité, d'informations. On veut pouvoir lire à
la main de passage de mes lettres. J'admire
infinitement le proverbe italien: tutto 'l mundo
è come la nostra famiglia. Il faut vos lettres
à lady Beauville pour s'amuser, et amuser son

maris. Il faut les mienne à mes amis politiques...
aussi pour l'amour, eux et leurs amis, car c'est bien
plus de l'amusement ou peu de mouvement moral
qu'il y a chez eux, qu'une utilité immédiate et
positive. De leur donner satisfaction. De voir
écrire, écrire, écrire.

Comment ? le pauvre M^r de Guizot est fou ?
Cela ne m'intrigue pas. Il avait depuis quelque temps
quelque chose de mystérieux et d'excèsivement subtil
qui m'intriguait quelquefois. Je l'attribuais à la
nature de son esprit. Les Allemands ont de cela. Ils
arrivent à la fin par la subtilité et à la
résolution politique par le mystère. Qui m^r de
Metternich enverra-t-il ici à la place, en l'absence
de l'ambassadeur ? Car je ne suppose pas que
les chargés d'affaires aient le privilège de faire
ils ne peuvent pas être fous.

Je suis charmé que les Bravais soient revenus.
C'est une intimité que je vous aime. Quand ils ne
seront plus de l'effarouché de mes orientales politiques,
j'essaierai d'y entrer un peu. Les vous voyez-ils
de Londres ? Je ne suppose pas qu'il se passe rien
de significatif à la petite session de novembre.
M^r Guizot, si vrai, que la lettre livrée pour objet.
Les radicaux me paraissent bien modeste, bien
sérieux à accepter qu'on ne leur donne rien, pour
éviter l'alliance de Whigs et de Conservateurs. Mais

la nullité et l'im
de, d'ailleurs de d

De quoi je
aussi, je veux d'p
bien. Bien les vôt
dire, pour me re

seigneur. Le b. Oct
vous disai, la je
vous disai à qu
disai quelle vic
pêcher que pour
y a des choses q
intimer à ce pe
expliquer au gra
vous quels yeux,
même très, suis q
la possibilité me

Je vous aurai de
vous convaincrez
quand on verra
déployé dans tou
se peut élever. e
à tout. Il se de
rien ne suffit à
vous pensez, que
une fois, je ne
le vaud.

J'attends

littérature...
car c'est bien
une morale
c'est et
de vrai
est fou...
l'âme leur
meut subtil
si à la
de cela...
ce à la
de...
en l'absence
pas que
de, d'avis
ont revenues,
and ils ne
les politiques,
revient il
passe rien
novembre,
pour objet,
- bien
rien, pour
ce, mais

la nullité et l'inaction ne sont pas, quoi qu'on en dise,
des éléments de durée.

De quoi je vous parle là ? Il semble que, moi
aussi, je vous épouvanter mes petites nouvelles. J'accueille
très bien les vôtres, mais laissez les louter pour me
dire, pour me redire toujours comment aime une
femme. Le 6 Octobre, Dearrest, dans votre cabinet, je
vous disais, et je suis sûr que vous me croirez, je
vous disais à quel point je vous comprends. Je vous
disais quelle vie eût été, pour moi, aussi douce, aussi
plaine que pour vous. Je ne veux pas l'écrire. Il
y a des choses que je n'aime pas à écrire. Elles sont
intimes à ce point qu'il me déplaît de les voir
exposées au grand air, exposées à tomber je ne sais
dans quels yeux, à provoquer je ne sais quel sourire.
Même très sûr que cela n'arrivera pas, l'idée seule de
la possibilité me choque et m'arrête. Mais quand
je vous aurai dit à quel point je vous comprends,
vous comprendrez avec moi que, femme ou homme,
quand on aime, on veut que ce qu'on aime se
déploye dans toute sa beauté. L'être aussi haut qu'il
se peut élève. L'amour se passe de tout et prétend
à tout. Il se suffit parfaitement à lui-même, et
rien ne suffit à son ambition. Je suis sûr que
vous pensez, que vous sentez comme moi. Mais, encore
une fois, je ne veux pas écrire tout ce que j'ai dans
le cœur.

J'attends votre lettre de ce matin avec une

bonne tenue. Elle répondra à telle ou telle date. Mais gardez-vous bien de jamais me faire aucun de vos impatiences, de vos injustices. L'air doit à tout, et je veux tout avoir, le verse comme le better. En attendant, je vais écrire à droite & à gauche. De vous, quelle place je ne sais qui & je ne sais combien.

11 heures.

Le courrier m'arrive au milieu de quatre visites. Le vin pourtant de paccovis le N. 50. Les de douz et liste thors. Ovi, dearest, compte sur toujours. Adieu et toujours. Et faudra bien que nous venions à bout de cette situation. Soyez tranquille. Je viellerai sur moi jusqu'à ce Adieu. Adieu.

N° 119

N° 97

fatigui! De me
liv. de bonn
Octobre, je fera
la nuit. Et me
moment où le
qu'il y ait un
où trouver le
C'est encore si
jours. Il aura
un dîner chez
autorisé à faire
l'endemain vaudr

La dissolution
Electoral comment
s'enseignent par
On y tient beau
de ce que je suis
couvert, d'infir
les amis des pa
infirmités le
à come la no
à lady Granvi